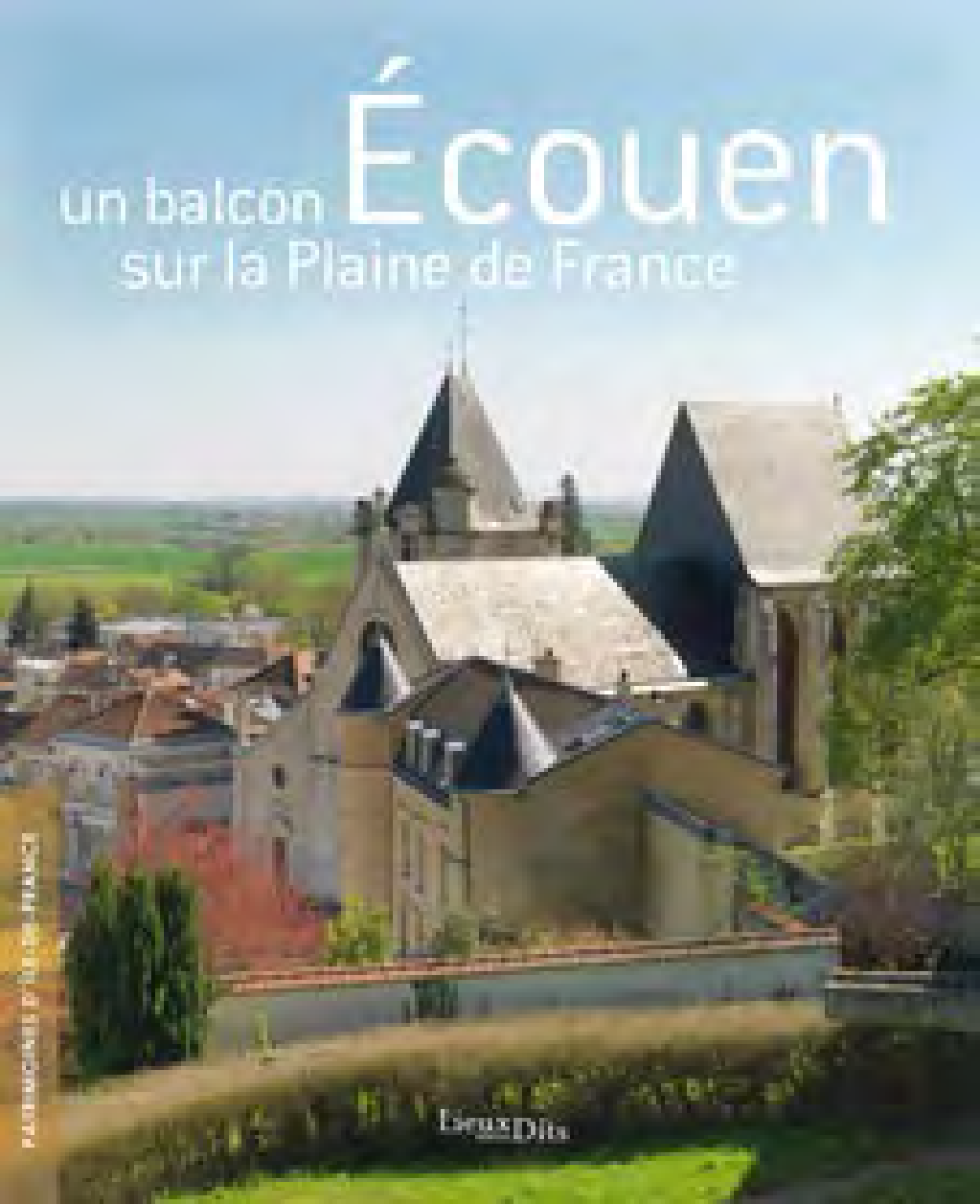
un balcon Écouen sur la Plaine de France



PATRIMOINES D'ÎLE-DE-FRANCE

Lieux Dits

Sommaire

3 Avant-propos de Valérie Pécresse
4 Avant-propos de Catherine Delprat
5 Avant-propos de Jean-Pierre Blazy

9 UN SITE REMARQUABLE DE LA PLAINE DE FRANCE
Chantal Ausseur-Dolléans

12 Aux origines du village d'Écouen
Rémy Guadagnin

15 Perspective archéogéographique
Fanny Gosselin

19 LE LEGS DES MONTMORENCY
Thierry Crépin-Leblond et Judith Förstel

23 Le château
32 L'église Saint-Acceul
41 Les autres possessions seigneuriales dans le bourg
43 Un bourg sous l'emprise de ses seigneurs

45 UN PETIT BOURG DE LA PLAINE DE FRANCE
Chantal Ausseur-Dolléans et Judith Förstel

47 Du village au bourg
51 L'organisation du territoire et du bourg d'Écouen jusqu'aux années 1880
52 Un bourg commerçant et industrieux
55 Une petite villégiature campagnarde
59 « Un petit bourg bien bâti »
61 Les bâtiments publics au service des habitants

65 DE LA CAMPAGNE À LA BANLIEUE
Chantal Ausseur-Dolléans et Judith Förstel

67 Dans l'ombre de Paris
71 L'école d'Écouen, une colonie de peintres au XIXe siècle
Christian Dauchel

77 L'extension de la ville, de 1880 aux années 1930
79 Une architecture nouvelle

87 CONCLUSION
Judith Förstel

90 ANNEXES
90 Notes
93 Bibliographie
95 Index

Un site remarquable de la plaine de France

CHANTAL AUSSEUR-DOLLÉANS

L'identité du territoire d'Écouen s'est construite à partir de sa situation au regard de Paris, de son appartenance à la plaine de France et de sa géographie particulière.

Écouen « est assis en France, à cinq lieues [environ dix-neuf kilomètres] de Paris, à trois lieues de Saint-Denis et entre Saint-Denis et Luzarches qui est à sept lieues de Paris ; et tous ces lieux font une ligne droite partant du centre de Paris[1] ». Cette localisation a valu à Écouen d'être traversé jusqu'en 1960 par la grande route de Paris en Picardie passant par Amiens, devenue au XIXe siècle la route nationale n° 16.

L'appartenance d'Écouen au Pays de France, « pays de grandes et vastes plaines les plus fertiles du Royaume et où il croît le meilleur et le plus beau froment[2] », a, quant à elle, façonné une identité rurale encore très présente aujourd'hui, avec près de 60 % du territoire d'Écouen occupé par des terres agricoles[3].

Mais ce qui a conféré à Écouen son identité singulière, c'est la présence à l'extrémité sud-ouest de son territoire d'une butte-témoin, isolée de la butte de Montmorency par la vallée du Petit Rosne, qui se présente, du côté tourné vers Paris, comme « une montagne couverte de haute futaie[4] » aux versants abrupts – d'où l'appellation d'« Écouen La Haute Feuille » sur les cartes des XVIIIe et XIXe siècles. Le côté de la butte tourné vers le nord, au relief plus adouci, s'ouvre sur les grands espaces de la plaine de France, accueillant sur ses pentes les maisons de l'ancien bourg d'Écouen.

L'intérêt stratégique de ce site a été exploité dès le Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine, un fort ayant été construit au sommet de la butte après la guerre de 1870-1871. Son potentiel paysager a été révélé et sublimé par la construction par Anne de Montmorency, au XVIe siècle, d'un somptueux château « ayant la vue et beau regard sur le val tirant au dit Luzarches[5] ». Du fait de la beauté de son site et de la proximité de Paris, Écouen est devenu dès le XVIIIe siècle une petite villégiature de campagne recherchée qui a connu son apogée dans la deuxième moitié du XIXe siècle avec la colonie des peintres d'Écouen. La création de la gare d'Écouen-Ézanville en 1877 a fait basculer Écouen de la campagne à la banlieue, mais le relief contraint de la butte, puis la situation de la commune classée en « zone de bruit » de l'aéroport de Roissy, ont eu pour effet de limiter le développement d'Écouen qui se distingue aujourd'hui des localités voisines de la plaine de France par son identité de petite ville patrimoniale de 7 230 habitants[6].

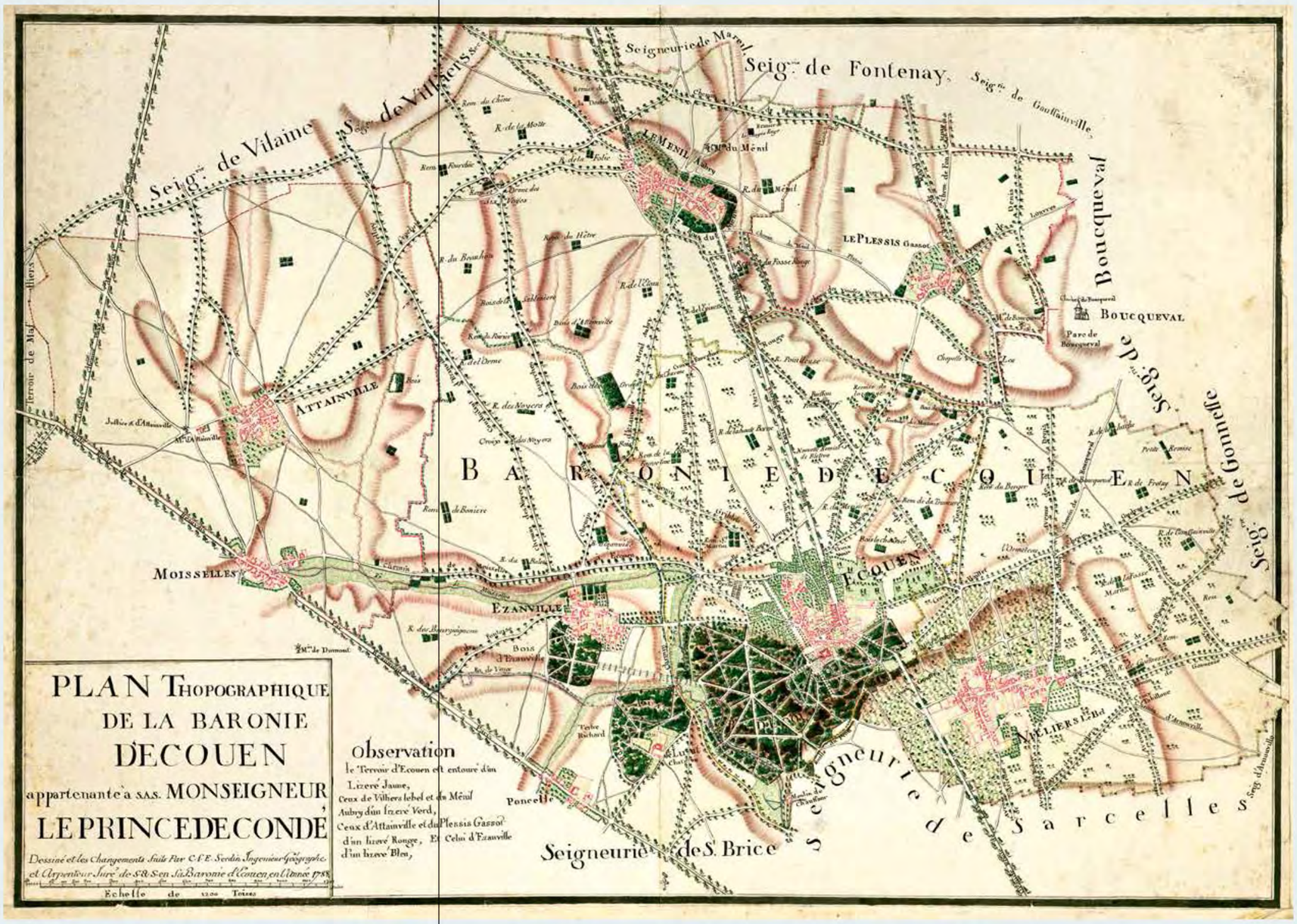
Ci-contre et double page précédente, la butte d'Écouen vue depuis la plaine de France.

Carte de la baronnie d'Écouen, levée en 1788 par C. F. E. Serdin (Chantilly, musée Condé).

artificialisation (cressonnières et canaux) et son rôle de limite communale. L'aménagement de l'« allée des Princes » au début du XVIIIe siècle est un événement qui influence encore le tissu urbain actuel malgré sa disparition partielle.

La résilience de l'itinéraire Paris-Amiens est un autre point important. La « Voirie des Rosiers » en fait partie ; elle est support de circulation dès la période gallo-romaine puis durant tout le Moyen Âge. Sa pérennité est remarquable puisqu'on peut encore la parcourir en partie de nos jours. L'ancien chemin de Paris traversait le village d'Écouen en passant par le carrefour marqué par la chapelle Sainte-Anne, à proximité du château. Un nouveau tracé est envisagé au XVIIIe siècle afin d'éviter la pénible montée de la butte d'Écouen, mais on se contente finalement de déplacer légèrement la route vers l'est. Cette inflexion engendre des modifications dans le tissu parcellaire et bâti d'une partie du bourg. Une nouvelle déviation est réalisée à l'époque contemporaine – la D 316 – afin d'éviter complètement la ville.

Le territoire actuel d'Écouen est ainsi le résultat d'une construction lente, avec des espaces en dehors du village et du château qui restent à (re) connaître et valoriser en fonction de l'urbanisation actuelle et à venir.



Motivée par la volonté d'affecter une aile aux logis du connétable et de son épouse et l'autre à ceux du roi et de la reine, cette disposition bouleverse le parti traditionnel du château français de la Renaissance, où, depuis Bury en Val de Loire, le corps de logis principal occupe l'aile de fond de cour. L'élargissement des ailes latérales, davantage dotées en souches de cheminées, génère également un effet original dans l'articulation des volumes en élévation par la hauteur ainsi donnée aux toitures.

Anne de Montmorency souhaitait pouvoir accueillir le roi et la cour : un nombre important de pièces dotées d'une cheminée et quelquefois d'une garde-robe, occupant aussi bien le rez-de-chaussée que l'étage de combles et les pièces hautes des pavillons, offre ainsi la disponibilité de presque trente logis, en sus des appartements d'apparat. Le château d'Écouen dispose donc d'une capacité d'accueil comparable à celle des châteaux royaux.

Certaines dispositions particulières sont mises en place dès l'origine, en consacrant un pavillon à la chapelle, en installant les cuisines au rez-de-chaussée de l'aile méridionale et en créant au sous-sol du pavillon nord-est, au niveau des douves, une vaste salle au voûtement original, très certainement destinée à l'usage de bains. Des descentes d'eau pluviale alimentent des avaloirs installés dans la cour, avec un réseau de canalisations qui desservent une citerne placée tout près de la salle des bains.

Faute de documents, la chronologie du chantier de ce premier projet est assez délicate à établir de manière précise, d'autant plus que l'on ignore les conséquences sur le financement des travaux de la disgrâce subie par Anne de Montmorency, qui quitte la cour en juin 1541.

L'on peut estimer qu'entre la prise de décision, le travail de conception et la destruction complète du château médiéval il a pu s'écouler plus d'une année. Une lettre de l'envoyé du duc de Mantoue auprès du roi de France évoque l'importance des dimensions du château projeté et la fraîcheur de ses caves : le 30 juin 1540, l'édifice sort donc à peine de terre. Diverses dates liées au décor mobilier indiquent la fin des principaux travaux au plus tard en 1544.

À cette date, l'aile nord est sans doute inachevée, en tout cas dotée d'une élévation différente de son état actuel, et l'aile d'entrée en cours de construction.

Le château se présente donc assis sur une terrasse, à l'instar de Chambord mais avec un tracé bastionné, trois côtés bordés par des douves sèches et au nord une grande terrasse permettant de jouir de la vue. Les élévations, en calcaire de la vallée de l'Oise, adoptent la structure développée en Val de Loire, combinant corps de moulures horizontaux marquant les différents niveaux et pilastres verticaux scandant des travées inégales. À Écouen, cependant, comme au château voisin de Nantouillet, érigé par le cardinal Duprat, les pilastres sont dépourvus de bases et de chapiteaux, prenant l'apparence de simples dosserets. Si l'emploi de l'ornement à l'antique est aboli, laissant place au dépouillement des murs et des croisées, il subsiste néanmoins dans le décor des lucarnes, tant sur cour que sur les façades extérieures.

Détail des carreaux du pavement commandé par Anne de Montmorency à Masséot Abaquesne : armes de Madeleine de Savoie, encadrées par deux cornes d'abondance.

Page de gauche :
La voûte de la chapelle et la tribune d'orgue.
La voûte est peinte aux emblèmes du commanditaire : initiales « AM », épée de connétable, devise grecque « *Aplanos* » (sans détour), « alérions » (petits aigles) des Montmorency, et au centre, les armoiries d'Anne de Montmorency et de son épouse Madeleine de Savoie.

Enfin, même s'il n'en reste aujourd'hui aucune trace, il convient de dire un mot du relais de Chappe d'Écouen qui fait partie de l'histoire nationale. La construction de la première ligne de télégraphie aérienne de Paris à Lille, alors zone de combat, avait été décidée le 4 août 1793 par le Comité de salut public, après une expérience réussie par Claude Chappe sur trois postes relais situés à Ménilmontant, Écouen et Saint-Martin-du Tertre. Cette ligne télégraphique a fonctionné jusqu'en 1847. La station-relais d'Écouen, qui était implantée sur le point le plus haut de la butte d'Écouen, dit « le Mont Parnasse », au sud du château, a disparu en 1878 lors de la construction du fort d'Écouen sur son emplacement.

LE BOURG COMMERÇANT ET INDUSTRIEUX

Relais de poste, auberges et hôtels

Plaque en fonte proposant des « chevaux de renfort » pour aider les voitures à monter la pente de la butte d'Écouen, en face de l'ancien relais de poste.

« Il y a de bonnes auberges à Écouen, et des cabriolets tous les jours pour Paris. Les voyageurs qui connaissent déjà le château, ou qui, n'ayant pas le temps de le voir, seront bien aise de passer agréablement quelques instants, en attendant que leur voiture soit relayée, pourront demander à voir les charmants jardins du maître de poste, distribués et embellis avec un soin particulier[90] ».

À partir de la fin du XVIIIe siècle et jusqu'à l'ouverture de la gare d'Écouen-Ézanville en 1877, tous les voyageurs et les visiteurs, qu'ils viennent du nord ou de Paris, entraient dans le bourg d'Écouen par l'actuelle rue du Maréchal-Leclerc où les attendaient poste aux chevaux, aubergistes, cabaretiers, traiteurs, marchands de vins…

Lorsqu'ils venaient de Paris, ils étaient accueillis à la sortie de la forêt et après la rude montée de la butte par une auberge isolée, dont on peut voir les bâtiments assez modifiés au 6 de l'actuelle rue de Paris[91]. Après être passés « le long des murs qui renferment de beaux jardins bourgeois »[92] – à gauche, les jardins des propriétés de la rue Auguste-Schenck et à droite ceux du maître de poste[93] –, ils entraient dans le bourg au carrefour des rues Auguste-Schenck et Georges-Joyeux avec la rue du Maréchal-Leclerc – dénommée à l'époque elle aussi rue de Paris. En 1830, le relais de la poste aux chevaux était situé en haut de la rue du Maréchal-Leclerc, aux n° 20 et 22, et le maître des postes en était Monsieur Ingrain[94] ; c'était un établissement important qui employait deux postillons, un conducteur de diligence, trois palefreniers, un garçon maréchal, un commis surveillant et un domestique[95] ; lors de sa mise en vente en 1856 par Monsieur Ingrain, le relais de poste est décrit comme « une grande propriété sise à Écouen, sur le passage de la grande route de Paris à Amiens au centre du village et connue sous le nom de Poste aux chevaux d'Écouen, consistant en divers bâtiments d'habitation, écuries, remises, hangars, greniers, grange, toit à porcs, cabanes à lapins, lieux d'aisance, cour pavée et terrain au milieu de ces bâtiments, un puits avec corps de pompe, une auge en pierre[96] » (après avoir été convertis en ferme à la fin du XIXe siècle, les bâtiments de l'ancienne poste accueillent aujourd'hui des logements et des locaux d'activité). Le souvenir de ce relais de poste est matérialisé par le panneau en fonte apposé sur la façade de l'autre côté de la rue, proposant aux voyageurs des « chevaux de renfort » pour monter la pente.

La façade de l'ancien relais de poste sur la rue du Maréchal-Leclerc.

L'hôtel du Nord, sur la route de Paris (aujourd'hui, 23-25 rue du Maréchal-Leclerc). Carte postale du début du XXe siècle (collection particulière).

Garde-corps en serrurerie du XVIIIe siècle, 34 rue du Maréchal-Leclerc. Cette maison était au XIXe siècle la propriété d'un marchand de vins, Jean-Baptiste Silliard, et abritait un café avec salle de billard à l'étage.

Au 18 rue du Maréchal-Leclerc se tenait l'ancien hôtel du Commerce dont le rez-de-chaussée abrite aujourd'hui le « Tabac du Centre ». Les n° 23 et 25, qui ne formaient alors qu'un seul édifice, étaient au début du XIXe siècle la propriété du traiteur Pierre Richer ; ils ont ensuite abrité l'établissement d'un pâtissier-restaurateur et l'hôtel du Nord qui comportait, au moment de la vente du fonds de commerce en 1869[97], deux salles de billard, l'une à l'étage et l'autre à gauche de la porte cochère, ainsi qu'une vaste salle de bal dans la cour, au-dessus des écuries. Le traiteur Richer était également propriétaire d'une auberge au n° 41. La maison du n° 34, qui a conservé ses balcons ouvragés du XVIIIe siècle, a appartenu à une famille de marchands de vin, les Silliard, jusqu'à sa vente en 1858 ; elle portait alors sur sa façade l'inscription suivante : « Jean-Baptiste Silliard,

De la campagne à la banlieue

CHANTAL AUSSEUR-DOLLÉANS ET JUDITH FÖRSTEL

Si le bourg d'Écouen a longtemps conservé un aspect plutôt rural, avec ses cours communes, ses sentes, ses fermes et sa place principale bordée par l'église et par la mairie, ce paysage a connu d'importantes transformations à partir des années 1880. À l'instar de nombreuses autres agglomérations de la région parisienne, Écouen a graduellement vu sa population s'accroître : la commune, qui avait quelque mille habitants au début du XIXe siècle, en comptait 1360 en 1881 (dont 1096 pour le bourg proprement dit)[147], 1916 en 1911[148] et environ 2 400 dans les années 1930[149]. Cette croissance démographique reste cependant assez lente, et sa courbe tout à fait comparable à celle d'autres villages voisins comme Saint-Brice-sous-Forêt, qui, parti de 816 habitants en 1793, atteint le millier en 1881 et passe au double en 1926. Des bourgs plus proches de Paris, comme Pierrefitte-sur-Seine, connaissent à la même époque une transformation beaucoup plus profonde : petit village de 800 âmes au milieu du XIXe siècle, Pierrefitte rassemble déjà 2 800 habitants en 1901, et 8 600 en 1926. Écouen, pour sa part, demeure à l'écart de ce processus d'urbanisation rapide et préserve son cachet traditionnel, même si de nombreuses maisons nouvelles sortent de terre et grignotent la plaine agricole. Malgré tout, le lien avec la capitale se fait indéniablement plus étroit. Alors que la banlieue de Paris, au Moyen Âge, correspondait à peu près à un cercle de deux lieues de rayon, elle se déploie désormais jusqu'aux buttes du Parisis : de l'aveu même du conseil municipal, Écouen constitue, à la fin du XIXe siècle, une ville de la banlieue[150]. Ce processus n'a fait que se renforcer durant tout le XXe siècle, même si Écouen est parvenu à échapper aux mutations radicales qu'ont pu connaître des communes voisines, comme Sarcelles ou Villiers-le-Bel, à partir des années 1950.

« Mon château », pavillon 15 rue de la Libération.

Double page précédente : La rue Christine, lotissement créé au début du XXe siècle par M. Lothammer, « agent d'affaires » à Ézanville. Au premier plan, villa construite en 1908 par l'architecte parisien Le Templier.

DANS L'OMBRE DE PARIS

L'un des outils de ce rapprochement, c'est bien sûr le chemin de fer : la compagnie des Chemins de fer du Nord ouvre en effet, dès 1859, une station à Villiers-le-Bel sur sa ligne de Chantilly, ce qui met Écouen à une heure de Paris. En 1877, une ligne secondaire est inaugurée, qui dessert directement Écouen en même temps que la commune voisine, Ézanville[151]. Cette proximité encore accrue avec Paris se traduit directement dans le

Deux toiles d'Auguste Schenck.

À gauche, *l'Agneau mystique* (église Saint-Acceul).

À droite, *l'Échir* (mairie d'Ecouen), offert à la commune par sa veuve en 1906.

Schenck y trouve ses ovins à l'épaisse toison brune qu'il reproduira si souvent dans ses toiles. Le Metropolitan de New York en exposera une de grand format qui inspirera Salvador Dali. La mairie d'Écouen en possède également une, très impressionnante, *L'Échir* (La Rafale), dans sa collection municipale.

Sont venus également se joindre à ces artistes d'autres talents : Théophile Thomas, spécialisé dans les costumes de théâtre : il en créera pour la grande Sarah Bernhardt ; et Henri Robecchi, qui s'illustre dans la réalisation de décors pour l'Opéra.

De grands noms sont de passage et peignent quelques tableaux à Écouen : Jean-Baptiste Corot, qui y réalise deux toiles, Amand Gautier, Édouard Sain, Émile Vernier...

Tous les ans pour ainsi dire, dans les catalogues du Salon de Paris, entre 1850 et 1900, on retrouve les noms de Duverger, Dargelas, Soyer, Schenck, Seignac, Lassalle, son fils Cabaillot-Lassalle, Frère père et fils... Des médailles souvent récompensent leurs œuvres, et même la Légion d'honneur. L'État achète leurs tableaux, les critiques les encensent, dont Émile Zola, qui trouve dans ces œuvres réalistes une correspondance avec le contenu de ses ouvrages.

Vincent Van Gogh, dans ses lettres, vante de nombreuses fois les mérites de P.E. Frère dont il possède des gravures sur ses murs, comme *La Bataille de boules de neige devant l'église d'Écouen*.

Le village connaît non seulement une très grande animation, mais également un essor économique important, à tel point que deux de ces peintres, le fondateur P.E. Frère et Léon Dansaert, deviendront maires de la commune. Un parcours en ville permet de découvrir les belles demeures où ils habitèrent, avec des verrières d'ateliers quelquefois conservées, comme celle de la place Le-Vacher. Leur clientèle américaine leur assurait en effet une vie confortable. Pierre Édouard Frère, par exemple, put acquérir un vaste terrain sur lequel il fit construire un manoir, aujourd'hui école Sainte-Thérèse, ainsi qu'une maison pour son fils.

La plupart de ces artistes sont enterrés au cimetière de la ville. On peut voir la statue de l'un d'entre eux, Paul Soyer, dans les jardins du manoir des Tourelles, au pied du château d'Anne de Montmorency, musée de la Renaissance.

L'évolution de la peinture vers d'autres horizons esthétiques, au début du XXe siècle, mettra un terme à leur notoriété, une notoriété que l'association « L'école d'Écouen, une colonie de peintres au XIXe siècle » essaie faire retrouver à ces oubliés de l'Histoire de l'Art[168].

La maison du peintre Michel Arnoux, 33 rue Paul-Lorillon.

Les peintres sont partout dans le bourg. Les maîtres, du fait de leur succès, y ont acquis les plus belles maisons bourgeoises et maisons de campagne et y ont aménagé des ateliers. Quant à leurs élèves, ils viennent pour la journée ou de courts séjours. Ils logent dans l'un des nombreux hôtels d'Écouen, ou encore, comble de modernité, louent à plusieurs un logement rustique qui favorise leur immersion dans la vie paysanne[169].

La ville conserve de nombreuses traces de cette intense activité artistique. Outre la collection de toiles présentée à la mairie – auxquelles s'ajoute l'*Agneau mystique* de l'église Saint-Acceul – et le monument à Paul Soyer, peintre de la vie rurale mais aussi industrielle[170], le promeneur attentif repérera, au gré de ses déambulations dans le bourg, plusieurs verrières aménagées pour éclairer les ateliers. Nous avons déjà croisé, au chapitre précédent, celle installée dans l'ancienne demeure de Jean Le Vacher pour les peintres Théophile Emmanuel Duverger puis Henri Dargelas, son gendre. Une autre verrière d'atelier, surmontée de la devise latine *Labor* (Travail), a été ajoutée à une maison de campagne située dans le bas du village, face à l'ancien abreuvoir. Cette maison a été la propriété de deux peintres : Paul Seignac puis William Bouguereau[171]. C'est ce dernier, un artiste aujourd'hui taxé de « pompier » mais fort réputé en son temps, qui a aménagé cet atelier à l'emplacement d'une salle de billard. Une autre verrière, plus discrète, a été percée dans le comble de la maison en brique occupée dans les années 1870 par le peintre Michel Arnoux, au 33 rue Paul-Lorillon[172]. La jolie maison de maître au 1 rue Jean-Hérard possède elle aussi une verrière sous comble, mais elle n'est visible que depuis le jardin, étant (fort logiquement) ouverte au nord.

C'est tout un atelier que Luigi Chialiva a pour sa part fait construire au pied de la « villa Adeline »[173], cette belle maison de campagne du XVIIIe siècle, malheureusement très transformée aujourd'hui, qu'il a occupée de 1874 à 1899[174].

La verrière de l'atelier des peintres Duverger et Dargelas, 2-4 place Jean-Le Vacher.